

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON
1832

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

QUESTION DRAMATIQUE.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

La lice ouverte par le *Précurseur*, relativement à la subvention des théâtres, se remplit chaque jour de nouveaux champions, et la vérité ne peut manquer de jaillir enfin du choc des opinions ou intérêts mis en jeu par la première déclaration de principes faite par M. Ans. P. Nous avons cru devoir répondre, pour notre compte, à des idées que nous sommes loin d'admettre comme profitables à la classe ouvrière, dont l'intérêt cependant leur sert seul de prétexte. Nous allons donc développer encore notre manière de voir sur la participation du peuple, soit aux plaisirs, soit aux dépenses du théâtre, donnant, à la façon du sceptique Montaigne, cette opinion *comme nôtre et non comme bonne*, et laissant désormais, à des écrivains plus habiles que nous, le soin d'analyser l'économie politique à la façon de M. de CORMENIN, puisque celle de M. DUPIN ne paraît pas convenable aux yeux de nos antagonistes. C'est, à peu de chose près, du reste, la fable du médecin *tant-pis* et du médecin *tant-mieux*. Qu'il soit traité par l'un ou par l'autre, le malade dont nous discutons ici le régime n'en périra peut-être pas moins, et certes ce sera dommage, même pour MM. les Rédacteurs du *Précurseur*!

Nous avons avancé, et nous persistons à le soutenir, (d'autant plus que M. Ans. P. lui-même n'a pas cru pouvoir le nier), que le peuple formait les neuf dixièmes des spectateurs habituels de nos théâtres. Nous pouvons donc regarder cette question comme décidée, et quand il serait vrai alors (comme l'affirme M. Ans. P., mais, comme nous persistons à le nier) que c'est le peuple qui paye une grande portion de la subvention accordée aux théâtres de Lyon, il nous semble que cela serait tout naturel, puisqu'il en jouit dans la proportion de la dépense qu'il a faite pour eux. Certes, M. Ans. P. ne nous contestera pas que les revenus de l'octroi étant perçus sur la consommation des habitants, en vin, viande et autres objets soumis aux droits d'entrée, chaque habitant de Lyon, riche ou pauvre, en paye sa part, et que même, ce que nous déplorons comme lui, le riche, puisque riche il y a, paye proportionnellement beaucoup plus que le pauvre, puisqu'il consomme davantage en vin et viande qui sont les deux objets les plus fortement imposés. Ce n'est donc pas, comme il le prétend, le *pauvre seul* qui paye pour les plaisirs du riche, mais bien chaque habitant qui paye sa part d'un revenu public, dont il nous paraît tout simple de consacrer une portion à un plaisir public aussi, auquel chacun est appelé à prendre sa part, et auquel chacun la prend, comme le prouvent évidemment les recettes produites les dimanches,

lundis et jours de fête, presque exclusivement, par les classes moyennes et inférieures de la société.

Que deviendront les grands argumens philanthropiques de M. Ans. P., quand nous lui aurons démontré, ainsi que nous allons le faire, que la ville, en subventionnant même très-chèrement les théâtres, ne fait que leur rendre l'argent qu'ils lui ont procuré ? Cette assertion paraîtra peut-être extraordinaire au premier abord, mais nous allons la démontrer par un calcul bien simple :

L'exploitation de deux théâtres, à Lyon, y amène environ 400 artistes ou employés divers qui certes, en cas de fermeture, iraient exercer leur industrie dans une ville où l'on comprendrait, et surtout où l'on pratiquerait moins bien l'économie de M. Cormenin. Sans parler du tort que cette émigration causerait aux propriétaires ou loueurs en garni, aux marchands de toute nature qui approvisionnent les artistes de costumes et de mille objets *nécessaires seulement au théâtre*, tels que broderies, gazes d'argent ou d'or, rouge, armes, etc., etc. Ces 400 artistes ou employés ont presque tous des femmes, des enfans, des pères et mères, des parens ; plusieurs ont des domestiques. Ce ne sera certes pas trop d'évaluer alors à 1,000 le nombre des personnes qui se trouvent ainsi forcément groupées autour d'une direction théâtrale de 1^{er} ordre, comme la nôtre ; et qui partiraient, quand il n'y en aurait plus, comme les hirondelles qui, à l'entrée de l'hiver, vont chercher au loin un climat plus hospitalier. Eh bien ! calculez les droits perçus chaque jour, par l'octroi, sur mille litres de vin et mille livres de viande (car ce n'est pas trop de compter à chacun un litre de vin et une livre de viande par jour), et vous verrez qu'au bout de l'année ces mille comédiens que vous voulez forcer à quitter Lyon, auront produit à la caisse municipale autant, si ce n'est plus, que n'en retire le directeur subventionné.

Voilà, non des sophismes, mais des chiffres, et la raison des chiffres est toujours la meilleure. Que les économistes du *Précurseur* se tirent de là, et qu'ils nous répètent encore, s'ils l'osent, que c'est le *pauvre seul* qui paye les plaisirs du riche !

Que la ville nous accorde seulement les droits prélevés aux barrières sur les objets consommés par les familles attachées directement ou indirectement au théâtre, nous nous engageons, nous, à nous charger de la direction, pour l'année prochaine, à conserver les trois genres complets au Grand-Théâtre, et à y jouer tous les jours comme par le passé. Nous payerons même de plus les 50,000 fr. de redevance perçus jusqu'ici, et encore aujourd'hui, au profit des pauvres, sur l'exploitation théâtrale. Ainsi, la ville n'aurait rien à risquer dans cette opération, puisqu'elle ne pourrait que manquer de gagner, et qu'elle retirerait, par mois, 2,500 fr. pour les indigens, somme qu'elle ne prélèvera certainement pas sur les moëllons ou sur

les banquettes vides du Grand-Théâtre, quand il sera fermé. Nous voudrions bien que M. Ans. P. nous indiquât où elle pourrait alors retrouver cette somme qui ne laisse pas, lorsque les théâtres sont ouverts, que de diminuer assez raisonnablement la subvention que l'on fait sonner si haut, et que l'on ne craint pas d'assimiler à un crime de *lèze-humanité* !

Nous bornerons là nos réflexions, car il faudrait des volumes pour tout dire, et nous n'avons pas chaque jour, comme notre adversaire, 3 colonnes pour champ de bataille. Nous croyons avoir parlé assez clairement pour affermir la conviction des uns, ébranler les doutes des autres, et prouver que, loin d'être nuisible à la classe ouvrière, pour laquelle nous nous honorons d'avoir autant de sympathie que le *Précurseur*, l'exploitation subventionnée des théâtres de Lyon est à la fois un agrément et une utilité pour elle, comme pour tous. D'où nous concluons, en dernière analyse, que la ville aurait grand tort de tarir, par une économie mal entendue, une source toujours nouvelle de plaisirs moraux, de bénéfices particuliers, et de prospérité générale.

CONCERT DE M. SABON.

Ce peut être quelquefois une chose fort attrayante qu'un concert, mais il faut pour cela qu'il ne soit pas toujours exécuté par les mêmes artistes, et surtout composé des mêmes morceaux. La variété est d'autant plus désirable à Lyon, que ce sont presque toujours les mêmes personnes qui forment l'auditoire d'une semblable soirée, et que, quelque bon que soit un morceau de musique, il perd beaucoup quand on l'entend pour la vingtième ou trentième fois. Ceci soit dit en passant pour M. Richelmi, qui a jugé à propos de nous rendre, à quinze jours de date, plusieurs romances chantées par M. Cambon à l'hôtel du Nord et au Grand-Théâtre. Joignez à cela l'inévitable M. Donjon avec ses variations de Toulon sur l'air *Faut l'oublier*, dont il nous a déjà régales dix fois aux moins, et le solo ou concerto de violon ou d'alto exécuté par M. Beaumann, qui paraît aussi de fondation dans un concert lyonnais, comme le bœuf bouilli dans un diner de ménage. Certes si les artistes qui donnent des concerts se plaignent presque toujours de l'indifférence du public, il y a bien un peu de leur faute ; avec un pareil choix de morceaux, ils n'ont guères plus de raison d'être mécontents qu'un directeur qui ne fait pas *recette* avec la *Jambe de bois* ou la *Maison isolée*. Nous ne prétendons point ici attaquer le talent de nos artistes lyonnais ; mais nous croyons que ce talent produirait encore plus d'effet s'ils prenaient la peine de l'exercer sur des thèmes moins usés que ceux qui, depuis trop long-temps, semblent stéréotypés sur nos programmes de concert. Qu'on essaie un jour de suivre notre conseil, et on

verra si nous avons eu tort de réclamer quelques morceaux moins connus que *Philomèle* et *Faut l'oublier*.

Venons maintenant au compte-rendu de la soirée de samedi. L'intérêt que l'on porte à M. Sabon avait certes fait une espèce de miracle en garnissant aussi bien la salle de la Bourse, car nous sommes convaincus que le programme n'était pas pour grand'chose dans cet empressement. Pour nous confondre, M. Sabon nous objectera sans doute que tous les morceaux de son concert ont été applaudis. Je lui répondrai que cela ne prouve rien, parce qu'on est convenu, de temps immémorial, de tout applaudir dans un concert. C'est un usage de bonne compagnie qui devrait bien s'établir au théâtre, dans l'intérêt de certains acteurs et decertaines ouvrages.

Après l'ouverture obligée, M. Richelmi, à la méthode et au goût duquel nous avons déjà rendu justice, a chanté un air italien qui nous a paru d'une facture assez médiocre, mais auquel il a su donner quelques charmes. Il en a été de même de plusieurs *canzonettes* italiennes et romances françaises, et, dans ces divers morceaux, il a parfaitement soutenu sa réputation de chanteur adroit et expérimenté.

M. Sabon a exécuté un véritable tour de force, en faisant entendre tour à tour, sur le même instrument, l'air *du ranz des vaches*, et la répétition lointaine de ce même air, comme s'il était répercuté par un écho fidèle. Nous doutons qu'aucun autre artiste soit encore venu à bout de surmonter la difficulté d'exécution que présente un pareil morceau, et même que l'on puisse jamais pousser plus loin la fidélité d'exécution dans ces diverses phrases musicales qui se modulent alternativement sur un diapason si différent. Ce morceau a produit une vive sensation, et nous félicitons bien sincèrement M. Sabon de nous l'avoir fait connaître.

Nous lui témoignerons aussi, au nom des connaisseurs, le plaisir qu'il nous a procuré, en nous faisant faire connaissance avec un talent dont notre ville s'est récemment enrichie. M^{me} Serda, épouse de notre excellente basse-taille, nous était déjà connue de réputation comme habile professeur de chant, mais nous ne l'avions pas encore entendue, et nous savions seulement qu'elle avait chanté souvent, avec grand succès, dans des soirées musicales, soit à Rouen, soit à Paris où elle professait la musique d'une manière très-distinguée. Sa voix est un *contr'alto* très-prononcé; ses notes hautes et basses sont pures et timbrées, et, soit dans le duo qu'elle a chanté avec M. Richelmi, soit dans celui qu'elle a exécuté avec son mari, elle a déployé, outre les moyens naturels qui ne sont, à tout prendre, qu'un don de la nature, une pureté d'exécution et un goût parfait qui suffisent pour donner la plus haute idée de l'éducation musicale qu'elle a reçue, et qu'elle peut, par conséquent, enseigner. Très-intimidée seulement à son entrée, elle a eu, dans les pre-

mières mesures qu'elle a chantées, quelques notes qui ne sortaient pas aussi pleines et aussi pures qu'elles auraient pu le faire, mais elle s'est bientôt remise, et n'a plus rien laissé à désirer. Nous espérons que le légitime succès qu'elle a obtenu samedi la décidera à se faire entendre de nouveau, et ce sera à la fois un avantage pour sa réputation et un plaisir pour ses auditeurs.

BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.

LE TRANSFUGE (1).

M. Kauffman a l'habitude de faire de beaux vers, chacun le sait, et c'est une habitude que nous ne saurions trop encourager; mais il a un défaut qui neutralise, pour beaucoup de gens, l'attrait que pourraient offrir ses productions. C'est de consacrer presque toujours sa lyre à célébrer une circonstance, et de n'en publier les fruits que long-temps après que cette circonstance a perdu toute son actualité. C'est ce qui lui est arrivé pour la *Célestinade*, pour *Deuil et liberté*; c'est ce qui lui arrive encore aujourd'hui pour le *Transfuge*, satire pleine de verve, destinée à flétrir l'apostasie politique d'un de nos premiers poètes, contre lequel déjà on a dirigé toute l'artillerie poétique de Paris et des départements. Il n'en restera pas moins à M. Kauffman l'honneur d'avoir lancé aussi sa flèche acérée contre l'apostat, et ses vers seront lus, quoiqu'on en ait déjà lu beaucoup sur le même sujet. Nous rappellerons à ce sujet, à M. Kauffman, le fameux vers :

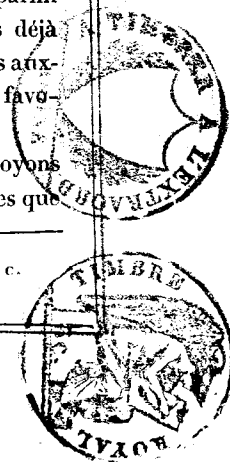
Chantez la circonstance et mourez avec elle,

En mettant seulement *vivez* au lieu de *mourez*, car d'aussi beaux vers ne doivent pas mourir aussi facilement.

M. Kauffman trouvera peut-être nos observations oiseuses; mais ayant ouvert à Lyon, dans l'intérêt des hommes qui y cultivent les lettres, une tribune purement littéraire, nous devons aider nos collègues et amis de tous les conseils que nous croyons utiles, et c'est ainsi qu'en nous soutenant les uns les autres, sans tomber dans une basse flatterie ou dans une ridicule complaisance, nous ouvrirons pour l'avenir à nos jeunes poètes lyonnais, une voie d'amélioration et de progrès, où il ne tiendra qu'à eux de marcher ensuite d'un pas ferme. Heureux si nous pouvons contribuer à répandre, à propager le goût des lettres parmi nos concitoyens, à stimuler le zèle des auteurs déjà connus, et à ouvrir la carrière à de jeunes talents auxquels il n'a manqué jusqu'ici qu'une occasion favorable pour se faire distinguer.

Après cette légère digression, que nous ne croyons pas tout à fait inutile, nous allons justifier les éloges que

(1) Brochure in-8. Chez tous les Libraires : Prix 50 c.



nous avons donnés plus haut à la poésie de M. Kauffman, en citant l'heureuse comparaison qui termine sa sanglante satire, et qui prouve que la palette de notre jeune auteur n'est étrangère à aucune couleur poétique :

Quand le soleil des nuits scintille sur les mers,
Qu'en passant, le nuage ombre les flots amers;
Que sur les flancs cuivrés, la vague frémissante
Vient frapper, et blanchir, et tomber mugissante,
Et qu'ayant relevé ses ancres, ses harpons,
S'avance avec orgueil un navire à trois ponts!
Que viennent tous les vents déferler dans la voile,
Que le pilote au ciel sourit à son étoile;
Si quelque matelot, par la vague emporté,
Tombe en mer; à ce bruit, l'équipage attristé
S'écrie : Un homme à l'eau! puis le sifflet qui vibre,
Du timpan des dormeurs vient réveiller la fibre,
Par des sons modulés, aigus, de toutes parts,
Amène sur le pont les matelots épars;
Et l'on fait la manœuvre, et sur l'onde limpide,
Le câble aux mille nœuds se déroule rapide;
Sur les brisans on voit s'élancer et courir
La barque aux fort rameurs, qui, prête à secourir
Le matelot fendant la lame meurtrière,
Veille au dessus des flots, sur le gaillard-d'arrière.
Mais s'il succombe et meurt, entraîné par le flux,
Un autre le remplace... et l'on n'y pense plus...
Et le navire fuit, guidé par la grande Ourse,
Comme un aigle en son vol, comme un cerf en sa course,
Il projette, orgueilleux, ses grands mâts sur les eaux,
Et sa voilure aux vents tend ses mille réseaux,
Et nul ne songerait, à voir comme il s'avance
Qu'il manque à la manœuvre un enfant de Provence.

ASMODÉE.

M. Berthaud, l'un de nos jeunes poètes au cœur chaud et au style coloré, vient de reprendre une publication littéraire qui avait eu du retentissement. *Asmodée*, satire hebdomadaire à la façon du Barthélemy de 1830, et non heureusement du Barthélemy de 1832, après avoir suspendu, fort mal à propos, son apparition, est rentré dans la lice avec sa gloire passée et son triomphe à venir. Nous recommandons *Asmodée* à tous ceux qui sentent la poésie et qui aiment les belles idées rendues en beaux vers. M. Berthaud a tout ce qu'il faut pour réussir, et il réussira, si sa paresse naturelle ne met pas obstacle à son succès. Son *Asmodée* paraît par livraisons, et on souscrit pour douze livraisons, au prix de 6 francs, chez tous nos principaux libraires.

CHRONIQUES LYONNAISES:

— M. Clot, jeune médecin français qui est allé exercer ses talens en Égypte, et qui a obtenu pour

récompense des éminens services qu'il a rendus au pays la dignité de bey, qui n'avait encore été accordée jusqu'ici à aucun européen, a traversé dernièrement notre ville pour se rendre à Paris, où il conduit douze jeunes égyptiens, ses élèves, pour les initier à tous les mystères de la science dans cette capitale du monde civilisé. M. Clot pendant son court séjour dans nos murs a parcouru tous nos monumens et édifices publics. Il a surtout visité avec soin l'Hôtel-Dieu, et y a même pratiqué lui-même, sur un malade, un nouveau procédé pour l'extraction de la pierre, qui n'était, à ce qu'il paraît, point encore connu en France, et qui offre bien moins de chances dangereuses que tous ceux employés jusqu'ici. Espérons que nos habiles et zélés chirurgiens mettront à profit le système du docteur Clot, qui aura ainsi doté sa patrie d'un nouveau bienfait. Le département de l'Isère s'honorera particulièrement un jour de l'avoir vu naître, et on pourra, avec orgueil, ajouter son nom à ceux des hommes illustres dont Grenoble fut le berceau.

— Le sieur Jacquignon, ouvrier charpentier, est tombé vendredi dernier du faite d'une maison des Brôteaux, sur de la chaux en ébullition; il a été transporté à l'Hôtel-Dieu dans un état qui laisse peu d'espoir pour ses jours.

— Les Lyonnais ont envoyé 936 francs pour le monument que l'on doit élever à l'immortel général Lamarque dans la ville de St-Séver qui lui a donné le jour.

RÉPERTOIRE COURANT.

Aujourd'hui, mardi : *Les Rivaux d'eux-mêmes*; *Les Folies amoureuses*, opéra; *Denise et André*.

Mercredi, au bénéfice de M. Welsch : *La Tour de Nesle*; *le Philtre*.

Judi : *Le Possédé*; *Les Deux Jaloux*; *Almaviva et Rosine*.

Vendredi : *Le Mariage d'argent*; *Robin des Bois*.

Avis Divers.

— La PATE PECTORALE DE REGNAULT obtient toujours d'heureux effets dans les enrrouemens, rhumes et catarrhes. C'est un médicament qui joint à des vertus efficaces un goût fort agréable. L'expérience en a fait adopter l'usage. Le dépôt est, à Lyon, chez Boitel, pharmacien, rue Lafont, n. 24.

— A VENDRE : Une superbe CALÈCHE de voyage et deux CHEVAUX POLONAIS, de six ans, également propres à la selle et à la voiture. S'adresser, de 9 à 11 heures du matin, rue des Bouchers, n. 5, au 1er.

Le mot du Logogriphe, inséré dans notre dernier N°, est : *MODESTIE*, dans lequel on trouve *Modiste*.